

L'enquête en haute Gascogne

De 1941 à 1945, j'ai pu remplir, dans cette région, une vingtaine de questionnaires préparatoires ; mais durant l'été de 1946 il ne m'a été possible d'effectuer que trois enquêtes définitives ; et encore ai-je confié l'une d'elles à un spécialiste local éminent. Les deux points que j'ai étudiés personnellement sont à l'extrême sud de la Haute-Garonne, au cœur des Pyrénées : Bourg d'Oueil et Arguenos, représentant deux aspects du haut-gascon. La première localité parle la variante larboustoise du luchonnais (décrite par Sarrieu, RLR, XLV sq), la seconde est en liaison avec le sous-dialecte du Couserans, dont il n'existe pas encore de monographie complète.

D'une façon générale, ces parlers sont très bien conservés, et on ne remarque pas de cassure appréciable entre générations anciennes et nouvelles. Leur physionomie très spéciale, leur position repliée les défendent contre les influences extérieures : en particulier, l'action du languedocien de Toulouse — qui est pourtant la capitale administrative — peut être considérée comme nulle : il s'agit, à proprement parler, de deux langues différentes.

Voici deux échantillons de phrases (1° toulousain, 2° haut-commingeois).

« Personne ne pourrait dépiquer du maïs avec le fléau. — *Digus puyró paz batré dé mil amméł flajèł — arés nu pudéryó balé blammòru dab édj alajèłš* ».

« Comment faire pour garder le foin dans le grenier ? — *Kusi ja pèr sé garda lé fé din la granjò — Kin kau hè ta sauvas éra èrvàn trwatš*. »

L'hermétisme de ces parlers affermit leur position : à Luchon, à Gavarnie, où le tourisme est actif, les montagnards échangent leurs impressions les plus diverses en présence des « étrangers », sans crainte d'être compris le moins du monde. Comme tous,

quand besoin est, parlent aisément le français, on peut considérer qu'il s'agit là d'un fait de bilinguisme bien installé.

Les deux enquêtes ont été menées dans des conditions différentes. A Bourg d'Oueil, j'ai interrogé des témoins de trois générations, hommes et femmes, mais tous d'une instruction élémentaire : travail long et pénible, car les sujets, surtout les personnes d'âge, se fatiguaient très vite. En effet, le paysan n'a pas l'habitude de traduire : quand, au cours d'une conversation, il doit citer les paroles d'un tiers qui parlait français, il ne les transpose jamais en gascon ; inversement, il ne traduira du gascon en français que si la personne à qui il s'adresse ne peut nullement comprendre le dialecte, et il emploiera presque toujours dans ce cas le style indirect. Aussi, la traduction que l'enquêteur propose à chaque instant est-elle, pour le témoin, une gymnastique mentale accablante : d'autant plus que les termes recherchés, bien qu'ils soient groupés par centres d'intérêt, ne sont pas insérés dans une chaîne parlée.

Le résultat est qu'à chaque hésitation de mémoire, le sujet a tendance à se débarrasser de la difficulté en calquant le mot français proposé, même s'il se rend compte *in petto* du caractère tout à fait anormal d'un tel calque, qu'il n'emploierait en aucune circonstance dans la conversation courante. On a dit que, dans ces cas, il fallait enregistrer le premier résultat obtenu : si la forme n'existe pas encore, elle est en puissance, puisqu'elle vient de se manifester.

Une telle solution est inadmissible, car un atlas doit restituer un état du vocabulaire réel, et non des faits de parole individuels (qui, de plus, sont ici artificiellement provoqués).

On a dit aussi que le seul remède était d'éviter le système du questionnaire : il faut écouter des conversations, ou faire raconter des récits suivis. C'est évidemment le moyen parfait (en matière de syntaxe, c'est même le seul convenable) ; mais l'objection est toujours la même : quel temps faudrait-il pour remplir ainsi les mille questions du NALF ? Notons cependant que cette méthode doit être appliquée chaque fois qu'il est possible : pour obtenir les noms des pièces du char, de la charrue, à plus forte raison les noms des plantes, il faut montrer l'objet (à Arguenos, ayant affaire à un charron complètement sourd, il m'aurait été difficile de procéder autrement) : sans quoi on ne peut aboutir là qu'à des quiproquos ridicules.

Mais pour l'ensemble du questionnaire, la méthode la plus commode, la plus rapide et en même temps la plus sûre, est de prendre comme témoin principal une personne cultivée, — ayant donc l'habitude de traduire une langue dans une autre, de confronter deux idiomes sans les confondre, — et pratiquant quotidiennement le dialecte. Dans nos Pyrénées, Dieu merci, un tel personnage n'a rien de rare. A Arguenos, j'ai pris pour témoin un de mes collègues et amis qui, dans son village et dans sa famille, ne se sert jamais que du gascon (et entre nous, nous avons toujours conversé et correspondu dans cette langue) : j'ai ainsi rempli très rapidement mes questionnaires, avec une sécurité et une plénitude remarquables. En particulier, dans ces conditions, le danger des calques est complètement écarté, car le sens linguistique du témoin est suffisamment éduqué pour lui interdire de tels abandons. En cas de failles de mémoire, c'est le père de mon collègue qui faisait office de suppléant : les questions qu'on lui posait ainsi à intervalles espacés, et sous forme de périphrases en gascon, ne lui causaient aucune fatigue. Bien entendu, pour les vocabulaires spéciaux, nous faisons appel à des témoins spécialisés : ménagères pour ce qui concerne la cuisine, chasseur pour les animaux sauvages, charron pour sa compétence.

C'est donc dans ce sens, croyons-nous, qu'il faut orienter notre technique : l'enquête linguistique doit être fournie, ou du moins conduite, par une personne cultivée possédant parfaitement l'idiome local : M. Camélat nous a ainsi donné du parler d'Arrens une représentation d'une fidélité qu'on n'aurait jamais obtenue par d'autres moyens. C'est pourquoi je m'emploie, dans mes cours à la Faculté des lettres de Toulouse, à former une équipe d'enquêteurs strictement localisés à qui je vais confier la mission de relever les aires linguistiques de leur pays d'origine, dont le langage leur est déjà tout à fait familier.

L'inconvénient est que de tels enquêteurs ont tendance à tout normaliser — car souvent ils parlent et écrivent un occitan littéraire — : ils sont sujets, surtout en phonétique, aux perceptions acquises : bien des assimilations, dilations vocaliques, etc., ne seront pas reproduites. Mais encore une fois, il s'agit là de faits de *parole*, relevant plutôt du laboratoire : le but d'un atlas est de restituer l'image fidèle d'une *langue*.

Jean SÉGUY.